



HAL
open science

”Je suis Béninois, mais je fais des films français”. Conversation avec Daniela Ricci

Daniela Ricci, Jean Odoutan

► To cite this version:

Daniela Ricci, Jean Odoutan. ”Je suis Béninois, mais je fais des films français”. Conversation avec Daniela Ricci. Thomas Cepitelli; Thierno Ibrahima Dia; Daniela Ricci. Arts, négritudes et métamorphoses identitaires, L’Harmattan, pp.185-193, 2016, Éthiques de la création, 978-2-343-10990-9. hal-01818465

HAL Id: hal-01818465

<https://hal.science/hal-01818465>

Submitted on 19 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Je suis Béninois, mais je fais des films français ». Conversation avec Daniela Ricci

Jean Odoutan

Daniela Ricci : Votre parcours est riche et varié. Quand, adolescent, vous êtes arrivé en France du Bénin, vous avez commencé d'abord par faire de la musique, puis des courts-métrages. Qu'est-ce que racontaient vos premières chansons et puis vos premiers films ?

Jean Odoutan : Mes premières chansons abordaient des thématiques festives et affectives. Autrement dit, ma volonté était de séduire par des chansons d'amour dansantes. Je faisais des concerts en banlieue, je jouais du rap. À l'époque, je m'appelais John O. D., puis Jean de Brooklyn, car je croyais que, dans les imaginaires, quand on est Noir et que l'on vient des États-Unis ça fait un autre effet, on n'est plus « Nègre », on est *black* et le ressenti des gens autour de soi change. En revanche, la réalisation était très sérieuse avec notamment des musiciens de renom.

En ce qui concerne les courts-métrages, c'étaient déjà des comédies sociales. Sous le mode de l'humour, ceux-ci abordaient des thématiques plus identitaires, voire communautaristes. J'étais obnubilé par l'Afrique, les identités, LA Communauté, La *Tribu* et plus particulièrement par mes racines. Parce qu'étant parti très tôt du Bénin, je ne connaissais pas grand-chose de ce pays pétri d'une grande histoire. On me parlait d'amazone du royaume d'Abomey, de la route de la traite négrière à Ouidah, du culte du *vodùn*, du temple des pythons, de tout un folklore qui compose l'âme d'un pays. Et ces films que je finançais avec mes petits deniers d'animateur de centre de loisirs étaient des films de questionnement, enfin de recherche. Des films pour mieux me situer dans la Communauté France.

Comment êtes-vous arrivé au cinéma ?

Je suis arrivé au cinéma par hasard, je n'étais pas destiné pour ça. C'était dans les années 1980. J'ai rencontré l'équipe qui tournait *Marche à l'ombre*¹. Ils cherchaient un comédien un peu loubard, un peu comme moi à l'époque, qui portais blouson noir et des anneaux à l'oreille. Avec mon look « bizarroïde », je correspondais à leur profil. Le directeur du casting m'avait trouvé aux Halles. J'ai fini par être figurant dans ce film, c'était l'année de mon Bac. Puis j'ai continué à faire de la figuration. Donc j'ai fait un peu le comédien avec de grands réalisateurs².

¹. NDLR : Michel Blanc, *Marche à l'ombre*, France, 1984, 85 min.

². NDLR : Marco Ferreri, *Le Banquet*, France/Italie, 1986, 88 min. ; Luigi Comencini, *La Bohème*, Royaume-Uni / France / Italie, 1988, 106 min. ; Marco Pauly, *Black Micmac 2*, France, 1988, 89 min. ; Bertrand Tavernier, *L627*, France, 1992, 145 min. ; Frederic Shoendorffer, *La Vie ne fait pas de cadeau*, France, 1993 ; Pierre Shoendorffer, *Dien Bien Phu*, France, 1992, 125 min.

C'est surtout pendant les six mois de tournage de *Dien Bien Phu*³ au Vietnam, où j'étais également devenu l'assistant de Pierre Shøendorffer, que j'ai beaucoup appris en termes de réalisation. Mais je peux dire que je suis arrivé au cinéma par défi, parce que souvent, je m'étais retrouvé à jouer des rôles de « négro », j'étais en colère et j'avais envie de raconter d'autres histoires, et de le raconter à ma façon. C'est comme ça que je me suis vraiment lancé dans la réalisation et dans la production.

Ensuite, vous avez débuté avec quatre longs-métrages⁴ en quatre ans : Barbecue-Pejo (2000), Djib (2000), Mama Aloko (2002) et La Valse des gros derrières (2004). Comment naissent vos films ?

Les origines de mes films sont multiples : après la lecture d'un article, après une discussion avec des amis, après des émissions à la télé ou, tout simplement, en me promenant dans la rue. J'observe beaucoup ce qui se passe autour de moi. Je m'inspire aussi de mon vécu, qui est très riche.

Djib, par exemple était un peu mon histoire, celle d'un mec qui a connu une « vie merveilleuse » dans le métro notamment, ancien « de la DDASS⁵ ». Oui, je suis passé par là, mais j'ai une petite force qui m'a permis de « sortir du trou ».

Quant à *Mama Aloko*, j'ai puisé dans mes souvenirs d'enfant, quand j'aidais ma mère qui vendait de la nourriture dans la rue.

L'idée de *Barbecue-pejo* m'est venue en lisant un article de journal. *Pim-Pim-Tché* et *L'Argile*⁶ sont inspirés par des histoires que j'ai vécues.

Votre univers s'exprime déjà dans les titres et sous-titres des films que votre société de production « impose », selon votre définition. Djib est une « banlieuserie nègre », Mama Aloko « un chef-d'œuvre », La valse des gros derrières « une friandise caramélisée ». Votre humour cinglant et vos dialogues percutants sont connus. Vous réalisez, pour la plupart, des comédies sociales. Pourquoi ce choix ?

Je crois qu'il faut prendre la vie avec humour et ironie, même quand on traverse les plus grandes difficultés. La comédie pure et dure, je ne sais pas la faire. Il me faut forcément une bonne dose de faits ou d'éléments sociaux. Je m'ennuie rapidement avec une comédie. Mais une comédie soutenue par du social, alors là ça me nourrit et je suis aux anges quand ça emprunte des sillons insoupçonnés.

3. *Ibid.*

4. Jean Odoutan, *Barbecue-Pejo*, Bénin, 2000, 86 min. ; Jean Odoutan, *Djib*, France, 2000, 90 min. ; Jean Odoutan, *Mama Aloko*, Bénin, 2002, 90 min. ; Jean Odoutan, *La Valse des gros derrières*, Bénin, 2004, 72 min.

5. Direction départementale des affaires sanitaires et sociales.

6. Jean Odoutan, *Pim-Pim-Tché*, Bénin / France, 2016, 86 min. ; Jean Odoutan, *L'Argile*, actuellement en postproduction.

Que pouvez-vous dire de votre rencontre avec les cinéastes d'Afrique ?

Il faut dire que je n'en connaissais pas vraiment puisque j'évoluais dans un univers occidental, pour ne pas dire de Blancs. J'étais étudiant en sociologie à Nanterre et n'étais nullement attiré par le cinéma. Je séchais même les cours de cinéma de Jean Rouch au bâtiment A dans les années 1980. Je trouvais barbant son cours parce que pour moi, qui étais figé à cette époque sur des *a priori*, tout Blanc qui traitait du continent noir devait incontestablement « traîner des casseroles ». Mes amis cinéastes étaient tous d'anciens de l'Idhec et de la Fémis⁷. Pour dire vrai, la première fois que j'ai entendu parler d'un cinéaste africain, c'était quand ma petite amoureuse de l'époque, qui habitait à Vésinet-le-Pecq, m'a emmené voir *Yaaba*⁸ d'Idrissa Ouedraogo. Moi, qui rêvais de renouer discrètement avec l'Afrique, de revoir l'argile, des calebasses, des êtres qui pouvaient encore laisser leur corps respirer, j'ai fait la culbute : retourner aux sources. Des années après, j'ai usé de tous les subterfuges pour rencontrer ce réalisateur burkinabé, qui était incontournable dans les années 1990 et 2000. Depuis, je n'entends plus parler de lui. Et je m'interroge sur la force de frappe d'un cinéaste du continent noir.

Vous tournez vos films tant en France qu'au Bénin, vous avez tourné la même année Djib (dans le quartier d'Asnières-sur-Seine où vous habitiez à l'époque) et Barbecue-Pejo au Bénin, votre ville natale, je crois. C'est ainsi que vous avez redécouvert le Bénin ?

Barbecue-Pejo, mon premier long-métrage. Ce fut une grosse aventure. En effet, je redécouvrais le Bénin que j'avais quitté une vingtaine d'années plus tôt. Comme en France, je n'avais plus aucun contact avec des Béninois, j'avais perdu la pratique de la langue que je ne parlais d'ailleurs pas merveilleusement. J'ai dû avoir recours à un interprète pendant le tournage. Ce film m'a enseigné énormément sur les relations humaines et plus particulièrement les relations Nord / Sud. L'équipe était composée d'Européens et d'Africains. Et parmi ces Européens, il y avait des métis et des Antillais. J'étais persuadé, avant de partir, que les uns et les autres avaient une petite connaissance de l'Afrique, des *us* et coutumes, etc. J'ai vite compris que la plupart étaient moins lotis que moi. Il m'a donc fallu faire découvrir un pan de l'histoire du continent noir à certains et plus particulièrement, à un vieil ami que j'embarque tout le temps sur mes tournages, en qualité de comédien. C'est Dorlipo Didier, que j'appelle affectueusement « résidu de moi ». De parents guadeloupéens et martiniquais, il ambitionnait féroce de connaître l'origine de ses aïeux. Nous avons emprunté la route de l'esclave jusqu'à la Porte du Non-retour, à Ouidah. Et ce fut une Délivrance. Il a chialé toutes les larmes de son humble être. Et de retour à Paris, il a biaisé, a emprunté un chemin moins tortueux. Avant Ouidah et *Barbecue-Pejo*, il était en prison à Nanterre.

7. L'Institut des hautes études cinématographiques (Idhec) et l'École nationale supérieure des métiers de l'image et du son (Fémis).

8. Idrissa Ouedraogo, *Yaaba*, France / Suisse / Burkina Faso, 1989, 90 min.

Barbecue-Pejo *c'est aussi le film qui a fait connaître en France, et pas seulement, ce qu'Olivier Barlet appelle « le phénomène Odoutan⁹ ».*

Oui, c'est avec *Barbecue-Pejo* que j'ai commencé à faire le tour du monde, c'était pour moi une expérience nouvelle j'étais invité dans nombre de festivals de renom. C'est là que j'ai compris que même en partant de soi-même, du particulier, on peut atteindre à l'universel. C'est là aussi que je me suis rendu compte que par des comédies, on peut aussi toucher à des sujets graves. À Mar del Plata en Argentine, par exemple, à la fin du film, une femme est venue me voir. Elle était en larmes, j'étais étonné que ma petite comédie l'ait si choquée ? « Rigolo ? non, votre film est violent, Monsieur ! » m'a-t-elle apostrophé. Puis elle m'a dit, en gros, qu'elle s'était reconnue dans l'histoire que j'ai racontée... et elle habite à Mar del Plata en Argentine, à des milliers de kilomètres du Bénin, et de la France !

Après le tournage de Barbecue-Pejo vous n'avez plus arrêté d'aller au Bénin. Vous y organisez chaque année Quintessence, le Festival international du film d'Ouidah, qui est devenu une référence pour le pays. Sa devise « La culture sans ma culture m'acculture » me paraît très significative.

Dans cette ère de mondialisation à tous crins, comment trouver sa place ? *Quintessence*, c'est une expérience extraordinaire. Le Bénin, pays qu'Emmanuel Mounier, philosophe personnaliste, avait qualifié de « Quartier latin de l'Afrique occidentale française » n'est, hélas, pas porté sur le cinéma. De salle de cinéma, il n'y en a plus. Du coup, on se débrouille, on se démène comme on peut pour répandre la culture. Et chacun se conçoit son petit théâtre. Cet événement, *Quintessence*, l'un des plus importants au Bénin, vient de saluer sa treizième édition, en janvier 2015. *Quintessence* est un festival annuel, qui coïncide avec la fête du *vodùn*, le 10 janvier, et connaît deux phases. La phase urbaine fixe se déroule pendant cinq jours à Ouidah, avec projections de films en plein air, ateliers de pratique et d'écriture, tables rondes et autres rencontres professionnelles. La seconde phase, *Quintessence itinérant*, phase urbaine et rurale, permet de sillonner les villages où l'électricité et l'eau courante se font rares mais aussi les écoles, collèges, universités, orphelinats, camps de réfugiés politiques, camps militaires, prisons, enfin, tous lieux où le Savoir n'a pas droit de cité et susceptibles d'accueillir notre caravane composée de plusieurs véhicules aux couleurs de *Quintessence*. Cette phase itinérante a drainé, pendant ces treize éditions, environ un million deux cent mille curieux du septième art, enfin un million deux cent mille curieux d'un minimum de transfert de savoirs et de ce qui se fabrique au-delà de l'argile¹⁰.

Vous avez choisi un lieu chargé d'histoire. Quel est votre rapport à la ville d'Ouidah ?

Pour la gouverne de certains, Ouidah fut l'un des plus importants comptoirs de la traite négrière. C'était, au XVIII^{ème} siècle, un des principaux centres de vente et d'embarquement

9. *Agricultures*, « Cinéma : l'exception africaine » (dossier), n° 45, février 2002.

10. NDLR : Nombre de jeunes de pays voisins viennent participer au festival, qui leur offre des ateliers de formation en cinéma, tant au niveau théorique que pratique.

d'esclaves, dans le cadre de la traite occidentale. C'est aujourd'hui, le haut lieu du culte *vodùn*, qui recense un temple des pythons et une forêt sacrée ; lesquels attirent des milliers de touristes occidentaux.

Et puis le choix de la ville d'Ouidah pour promouvoir *Quintessence* n'est pas anodin. C'est la ville qui a vu naître mes parents. Nous y avons un village : Lobagbomé. J'avais pour devoir de valoriser ce patrimoine culturel. Cette ville chargée d'histoire est envoûtante. C'est un lieu de pèlerinage pour beaucoup de chrétiens. Il faut dire que le passage des Portugais, pendant le trafic de l'homme noir, a laissé des traces, comme la basilique de l'Immaculée conception. Ouidah, il faut le mentionner, est une ville de pêcheurs, une ville pauvre, dépourvue de tout. Il n'y a pas une usine à la ronde. Y installer un festival et une école de cinéma, L'ICO – Institut cinématographique d'Ouidah – permettait de faire travailler des dizaines de gens, de nourrir des centaines de familles et de contribuer *de facto* au développement socioculturel, économique et touristique d'une ville dont la route de l'esclave est classée monument historique par l'Unesco.

Quant à moi, Jean Odoutan, qui ait fait toutes mes études à Paris, c'est fort de quatre longs-métrages dont le fameux *Barbecue-Pejo*, soutenu *mordicus* par le réalisateur Pascal Thomas, que je me suis lancé dans cette aventure, *Quintessence*. Tous mes droits d'auteur amassés, çà et là y sont passés. Ma vocation première, dans cette aventure, est de développer une cinématographie locale forte, d'essaimer des graines de cinéastes, de pousser des jeunes à chercher leur voie, à s'exprimer aussi à travers le cinéma, ce langage qui est apparemment loin de leurs habitudes. De la pédagogie ! Oui il en faut dare-dare. J'ai créé une école de cinéma, l'ICO. Mais c'est sans compter sur le ventre, la misère, la misère noire. Qu'elle est féroce ! « Ceux qui appellent à la patience un peuple affamé ont, eux, la peau du ventre bien tendue » m'a rétorqué un jour l'un de mes étudiants-collaborateurs. Loin de moi le misérabilisme ! La caricature ! Je suis un Afro-optimiste !... Les candidats à la fortune, à la gloire pullulent dans toute l'Afrique et plus particulièrement au Bénin. De jeunes gens qui veulent en découdre avec les lois de la gravité, les rudes lois de la misère noire et franchir le Sahara pour aboutir sur les côtes italiennes, grecques,... *via* la Libye et autres plages aux mains de Daesh, l'État Islamique, d'AQMI et autre Boko Haram. Oui, comme moi, beaucoup de jeunes rêvent de cinéma. Ils rêvent de devenir Godard. Le roi de l'Art. Enfin un cinéaste reconnu. Avoir une rétrospective à la Cinémathèque française, quelle drôle d'ambition ! Rentrer à la Coupole, à la place de l'académicien Léopold Sedar Senghor, quelle intelligence raffinée ! J'ai fait mon possible : participer à ma façon à la construction de l'Afrique et du Monde. Dans cette aventure, en cours de route, j'ai perdu des êtres chers. Malgré les aléas, il ne faut pas hésiter à s'enjuponner de nouveau. De là vient le bonheur.

Vous avez cité le réalisateur français Pascal Thomas. Comment l'avez-vous rencontré ?

Le souvenir mémorable et inouï que je garde de ma première rencontre avec un pro du cinéma est celui-ci : j'étais dans une période de doute total. Je m'interrogeais sur mon devenir. Tous mes projets allaient à vau-l'eau. J'avais mis un coup de fourmilière dans mes jobs dévalorisants, sans lendemain : animateur de centres de loisir, prof de collège non homologué parce que j'avancais sous un régime bâtard, distributeur de prospectus et autres jobs dégradants.

Mes scénarii étaient refusés. Étaient-ils même lus ? Mes chansons, même pas écoutées. J'officialiais comme figurant ou silhouette dans des films mièvres, estampillés films sociaux français. Je me faisais, comme on dit vulgairement, mes heures, courais après le cachet. Puis un coup de fil retentit sur ma vieille multifonction téléphone-fax-répondeur. Je décroche sans grand enthousiasme, quand une voix posée se présente : je suis le réalisateur Pascal Thomas. Oui, c'est pour quoi ? Il faut avouer que je n'avais jamais entendu ce nom. Ma culture cinématographique française était des plus limités. L'unique nom que je crachais, c'était Jean-Paul Belmondo. Puis Monsieur Pascal Thomas se présente à moi dans une posture quasi versaillaise. Il est réalisateur et était cette année-là, Président de l'avance sur recettes du CNC. Il souhaitait me rencontrer pour me parler de mon projet un peu bancal qu'il fallait retravailler. Projet que j'avais, du reste, retravaillé avec la réalisatrice Émilie Deleuze, fille de Gilles. Monsieur Pascal Thomas me fixe donc rendez-vous aux *Deux Magots* à Saint-Germain-des-Prés à Paris. Aluné, je comprends : au McDo. Je lui propose donc le McDo, le plus proche de mon domicile, qui venait juste d'être créé à Mairie de Clichy. Il m'interroge s'il y avait un *Deux Magots* à Clichy. Et là, sûr de moi, je lui réponds fermement : oui, à côté de la mairie, ou du moins en face. Et là, il insiste lourdement : *Les Deux Magots*, café littéraire situé 6 place Saint-Germain-des-Prés, Paris 6^{ème}. Et là, dans ma posture banlieusarde rusée à l'extrême, je réponds : « bien naturellement, dans le 6^{ème} ». Cette extension café littéraire, loin des hamburgers dégoulinants de sang et de fromage Mcdoïesques, m'a rehaussé dans mon estime. Dans un méchant coup de bourre, j'ai foncé, cornes devant, tel un rhinocéros offensé, à ce rendez-vous qui est le fruit de tout ce qu'il m'arrive aujourd'hui.

En complément de ce premier long-métrage, le court métrage de fiction Le Réalisateur nègre¹¹ met en scène les conflits entre les Noirs Antillais et les Africains en France, pendant un casting pour un de vos films. Est-il inspiré de faits réels ?

Le Réalisateur nègre m'a été inspiré par une scène ahurissante à laquelle j'avais assisté pendant une manifestation culturelle antillaise au parc de l'Île Marante à Colombes. Comme tous les étés, je me suis précipité dans ce parc où se promeuvent des associations antillaises. Il y a là des associations gastronomiques, des associations culturelles, des associations à but social et tout ceci est clos par un gigantesque concert gratuit, donc *a priori* auquel tout le monde est convié et auquel prend part activement la communauté africaine : 90 % de Noirs composent les fêtards. Avec un pourcentage élevé de la communauté antillaise. La fête bat son plein. La sono bombarde du *zouk-love*. Et voilà que des Noirs Africains tentent un collé-serré avec des Antillaises. Pas des maigrichonnes, canons de beauté de règle en occident. Mais de belles dodues-dodues, bien plantureuses, canons de beauté admis en Afrique subsaharienne. Improbable cette accolade amicale ? Cette concorde festive ? La sentence n'a pas tardé : des cris de singe fusent, accompagnés de gestuelles mimant le babouin. Le choc était rude ! Je ne parvenais pas à comprendre. Des Noirs traitent des Noirs de singe. Des insultes accompagnent des gestes insensés. La tension monte, on en vient aux mains. Du lourd ! Fin des hostilités. La messe est dite. Plus de gospel. *Zook-love*, rap abrutissant, soul mélodieux dit Rnb et autres folkloreries domtomiques connaissent leur point de non-retour. Dénouement fracassant : les sonoriseurs plient bagage. Depuis, il n'y a plus aucune manifestation nègre dans ce joyau de

¹¹. Jean Odoutan, *Le Réalisateur nègre*, France, 1997, 7 min.

parc qui me voit faire mon jogging depuis plus de trente ans. J'ai réalisé ce court-métrage à la faveur d'une commande du Centre national du cinéma et de l'image animée(CNC). Afin de m'accorder l'avance sur recettes sur mon premier long-métrage, *Barbecue-Pejo*, il me fallait réaliser une maquette. Celle-ci a été déterminante dans l'octroi de cette subvention. Cette petite merveille cinématographique a permis des débats très houleux notamment dans les... DOM-TOM. Parce que d'aucuns n'avaient pas compris ma démarche de dénoncer l'absurde. On me soupçonnait de prendre parti. Tandis que mon ambition était de brandir la pancarte de la concorde.

Vous êtes parfois perçu comme Français au Bénin, et comme Noir en France. Qu'est-ce cela comporte, en tant qu'artiste, de faire partie d'une minorité ? Qu'est-ce que ça signifie, de porter une double culture et des appartenances souples ?

Je fais ce que mon cœur et mon esprit me dictent de faire. J'incarne, à ma façon, le consensus français. Je suis le fruit de l'hybridité par excellence et j'accepte de vivre avec mes contradictions. Je tiens forcément un discours fédérateur parce que j'ai eu la chance de connaître très tôt la double culture : la noire et la blanche. Une fois parti du Bénin, après un séjour dans un foyer Sonacotra auprès de mon grand frère Philippe-Olivier, j'ai atterri à la DDASS et puis dans une famille blanche française, la famille Blanchet. On ne se refait pas. On suit le cours de la petite rivière qui n'est jamais tranquille. Il faut apprendre à tanguer pour ne pas dériver. Je cherche à gagner en assurance et n'arrête de me cultiver, de faire du sport et de me friter à mes congénères. En un mot de m'enrichir au contact des autres. Je fuis ceux qui ne cultivent pas le cosmopolitisme dans le sens premier de ce terme : être natif d'un lieu et toucher à l'universalité, sans renier sa particularité. J'estime qu'en ma position, je suis très riche, en m'habituant autant que possible aux coutumes et aux usages des pays dans lesquels je transite. J'étais un gros rebelle, un puriste avec un goût prononcé pour la solitude. Je voulais gagner la crédibilité de la rue, des chaumières moyennement illuminées, prendre une tout autre envergure. Mais depuis que j'ai commencé à fouler le monde, que j'ai compris les nuances du déambulement, j'ai mis de l'eau dans mon vin, me suis débarrassé des oripeaux du Noir revanchard avec un couteau bien aiguisé entre les dents. Je suis devenu adepte des discours qui obéissent à des valeurs simples, humaines et universelles, veille à ce que mes enfants s'arc-boutent à l'humilité et j'endosse volontiers le costume de réalisateur pacifique.

Quant à la notion de minorité, elle est toute relative pour moi. Comme tout réalisateur, je soumets mes projets, ceux-ci passent dans des commissions, les gars, enfin les lecteurs et autres membres de la commission, ils adhèrent à mes propos, à la dramaturgie que je leur soumets ou ils m'envoient bouler et j'encaisse. Moi, je ne fais pas partie d'une minorité en France. Moi, je fais partie de la Communauté France. Toute initiative culturelle est rude. Il faut mener une bagarre âpre pour faire émerger un projet. Et comme tout artiste qui croit en son travail, je me dois de porter haut mon propre flambeau. Qui le ferait à ma place ? Je suis le premier à croire en moi-même. De toute façon, je n'ai pas le choix, c'est mon moteur.

Vos films plus récents, Pim-Pim Tché et L'Argile portent encore un regard distancié et presque sociologique sur le Bénin d'aujourd'hui.

Après l'expérience *Barbecue-Pejo* où il n'y a aucun technicien valable sur place, pas de matériel de cinéma puisque pas d'industrie développée, j'avais juré-promis ne pas y retourner pour produire ou réaliser un film. Je me suis laissé happer par le vent des racines, des traditions, de la famille, par la souche, enfin la base. Dans le cas de *Pim-Pim Tché*, j'avais comme excuse, la présence de mon père vieillot qui bifurquait allègrement vers sa dernière demeure. Je m'étais inspiré de mes élucubrations sur place pour concocter ce film socialement délirant et anti-morose, sur fond de *Quintessence*. J'y ai, comme *Barbecue-Pejo*, laissé des plumes. Les techniciens, tous français, étaient fabuleux. Ils sont à féliciter. Puisque nous n'avions pas beaucoup d'argent, ils ont accepté. L'équipe artistique aussi est à saluer et plus particulièrement celle en provenance de la France : la comédienne principale, Aïcha Ouattara en tête. Depuis, elle s'essaie d'ailleurs à la réalisation avec succès. Stéphane Soo Mongo et Teemour Mambety-Diop, le fils du réalisateur sénégalais Djibril Mabety-Diop sont également à féliciter. Ils ont joué le jeu. Quant à *L'Argile*, sous le couvert de la promotion des anciens élèves de l'ICO, j'ai replongé. Il fallait contribuer à l'émergence d'une esthétique cinématographique béninoise et à celle de nouvelles figures artistiques béninoises, puis valoriser les cultures béninoises et par ricochet, les artistes locaux et quelques hauts lieux culturels. Conclusion pour faire court : les priorités là-bas restent les mêmes. Et les enjeux sont à revoir.

Quand pourra-t-on voir ces films ?

Pris dans la tourmente *Quintessence*, festival qui me prend beaucoup d'énergie, je n'ai pu sortir *Pim-Pim Tché*, produit depuis sept ans. Mais, c'est décidé ; il faut prendre le taureau par les cornes. Le film sort le 27 janvier 2016 dans les salles françaises, suivi quelques mois plus tard par la sortie de *L'Argile* qui est en phase de finition. Entre-temps, il y aura la sortie d'un album de chansons allègres, qui végète depuis des années dans ma cave.